

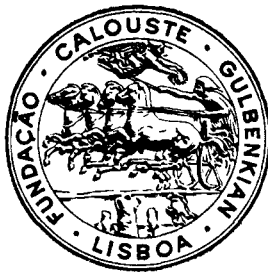
ARMENIAN LIBRARY OF THE CALOUSTE GULBENKIAN FOUNDATION
BIBLIOTHÈQUE ARMÉNIENNE DE LA FONDATION CALOUSTE GULBENKIAN

ՆՅԿՈՎՈՆ ՍՍԵՆՆՈՅՐ ԳՈՒՈՒՍ ԿԻՂՁԷՆԵՆՆԵՐ ՆԻՇՆՈՐԿՈՒԹԵՆ

ARMENIAN STUDIES
ÉTUDES ARMÉNIENNES
IN MEMORIAM HAÏG BERBÉRIAN

DICKRAN KOUYMJIAN

Editor



CALOUSTE GULBENKIAN FOUNDATION

1986

LA LETTRE DU CONNÉTABLE SMBAT
ET LES RAPPORTS ENTRE CHRÉTIENS ET MONGOLS
AU MILIEU DU XIII^{ème} SIÈCLE

JEAN RICHARD

La lettre du connétable d'Arménie dans laquelle celui-ci racontait son voyage à travers l'Asie mongole et ses découvertes est depuis longtemps connue et citée. Mais elle l'est souvent à travers des éditions incomplètes, et il apparaît qu'il peut être utile de l'étudier pour elle-même. Paul Pelliot a donné à son sujet des indications utiles dans un article classique, mais sans s'attacher spécialement à elle (1).

On sait dans quelles conditions elle fut écrite. Le roi Het'um I^{er}, qui venait de quitter l'allégeance des Turcs seljukides pour celle des Mongols et de repousser l'invasion turque qui s'était proposée de le châtier, avait envoyé son frère Smbat, connétable du royaume — lequel venait précisément de défendre à deux reprises Tarse contre les Turcs — auprès des Mongols (2). Smbat, dans sa chronique, date ce voyage des années 697-699 arméniennes (1248-1251 ap. J.-C.) (3); mais il l'avait certainement entrepris en 1247, et sans doute avant l'été, puisqu'il

(1) «Les Mongols et la Papauté», *Revue de l'Orient chrétien*, XXVIII, 3^e série, n^o VIII, (1931-2), pp. 29-30, et XXIV (1924), p. 326 n. 2.

(2) On fait souvent de Smbat (1206/1208-1275), fils du «grand baron» Constantin, l'auteur d'une chronique du royaume d'Arménie qui commençait par un abrégé de celles de Grégoire le Prêtre et de Mathieu d'Edesse (ed. Šahnazarean, dans *Galerie historique arménienne*, Paris, 1859) et de la traduction arménienne des *Assises d'Antioche*. Voir à ce sujet *La Chronique attribuée au connétable Smbat*, trad. par G. Dédéyan, Paris, 1980 (Documents relatifs à l'histoire des Croisades, XIII), pp. 18-26; voir aussi note 59 *infra*.

(3) *Recueil des historiens des Croisades, Documents arméniens*, I, p. 651.

date sa lettre d'un 7 février qui ne peut être que celui de 1248 (4), la lettre étant parvenue à Chypre avant que saint Louis y débarquât, en septembre 1248. Et Smbat affirmait qu'il voyageait alors depuis huit mois, en allant de jour comme de nuit-affirmation sans doute non exempte d'exagération: Plancarpin et Rubrouck, qui voyagèrent effectivement par les moyens les plus rapides, mirent beaucoup moins longtemps pour atteindre le coeur de la Mongolie, quand Smbat n'était encore qu'à Samarkand. Il est vrai qu'il voyageait «avec de nombreux présents et une belle compagnie de gens» (5). Mais son frère Het'um, qui était grandement accompagné, ne devait mettre que huit mois, en 1254-1255, à revenir de Mongolie en Arménie (6).

Le but du voyage est sommairement défini par Smbat comme étant «le bien de la chrétienté». On a admis que le roi Het'um avait envoyé son frère féliciter le khan Güyük de l'avènement de celui-ci, déjà vieux d'un an lors de son départ. Nous savons seulement que Smbat obtint de ce souverain un diplôme de protection pour le royaume d'Arménie, auquel Güyük faisait restituer un certain nombre de places que les Turcs lui avaient enlevées: le connétable s'arrêta à son retour auprès du *noyan* Baiju, qui commandait les troupes mongoles au sud du Caucase, pour lui communiquer l'ordre du khan (7).

Yule avait supposé que Smbat avait écrit aux princes francs dans le but de justifier aux yeux des Latins d'Orient le roi d'Arménie pour sa collusion jugée scandaleuse avec les Mongols. Le ton de la lettre n'a rien de celui d'un plaidoyer: Smbat se borne à noter que «tous ceux qu'il rencontra» approuvaient l'objet de son voyage. Mais il ne faut pas oublier que deux de ses soeurs avaient épousé l'une le roi

(4) C'est par erreur que Dulaurier a donné à cette lettre la date de 1243 (*Documents arméniens*, I, pp. 605-609) qui a été reprise par Yule (*Cathay and the Way Thither*, 2^e ed. par H. Cordier, I, pp. 262-3).

(5) D'après Haythou, qui écrit: «Sed primo transmisit dominum Simbaldum, conestabulum regni Armenie, fidelem suum, ut, accepta ab imperatore Tartarorum licentia, securius posset iri. Unde predictus frater regis ... cum exeniis multis et pulchra gentium comitiva ivit ad dominum Tartarorum et negocia pro quibus transmissus fuerat optime adimplevit. Verumtamen per spatium annorum quatuor traxit moram antequam Armeniam remearet»; *RHC, Documents arméniens II*, p. 396.

(6) Cf. Dulaurier, «Les Mongols d'après les historiens arméniens», *Journal asiatique*, 5^e série, t. XI (1858), p. 473.

(7) *Ibid.*, pp. 452-3, et F. Zarncke, «Der Priester Johannes», 2^e livraison, *Abhandlungen der kgl. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, XIX (1883), Phil.-hist. Klasse, VIII, pp. 75-78.

de Chypre Henri I^{er} le Gras et l'autre le comte de Jaffa Jean d'Ibelin (8); le connétable donnait de ses nouvelles à ses parents en leur faisant part de ses étonnements et en leur demandant leurs prières.

C'est précisément Henri I^{er} et le comte de Jaffa qui communiquèrent cette lettre à saint Louis, pour le mettre au fait de la situation politique de l'Orient, lorsque celui-ci arriva dans le royaume de Chypre: le roi de France allait bientôt se trouver en présence d'une offre de collaboration de la part des Mongols à quoi rien ne l'aurait préparé s'il était resté sur les perspectives que l'invasion de l'Europe orientale par les Tartares avait ouvertes aux Occidentaux. La lettre de Smbat, cependant, ne se présentait pas comme un véritable rapport sur les relations franco-mongoles, d'autant plus que son auteur s'en remettait au récit qu'il ferait à son retour pour parler plus complètement des Mongols. Aussi n'aurait-elle pas connu la diffusion qui fut la sienne sans l'arrivée d'un nouveau document.

En décembre 1248, les envoyés du gouverneur mongol d'Azerbeïjan, Älgigidäi, apportaient au roi de France une lettre de ce dernier qui paraissait offrir à saint Louis une collaboration militaire sur laquelle insistaient ses messagers (9). Le roi de France et le légat Eudes de Châteauroux attachèrent évidemment un grand intérêt à cette demande. Non seulement ils chargèrent le Dominicain André de Longjumeau d'une réponse qui devait amener ce religieux jusqu'en Mongolie où la veuve de Güyük le reçut (10), mais Eudes de Châteauroux en rendit compte au pape en lui communiquant la lettre du gouverneur d'Azerbeïjan et le compte-rendu des entretiens que le roi et lui avaient eus avec les envoyés mongols, tandis que saint Louis envoyait la copie de la lettre d'Älgigidäi à sa mère, la reine Blanche (11).

(8) W.-H. Rüdiger de Collenberg, *The Rupenides, Hethumides and Lusignans. The structure of the Armeno-Cilician dynasties*, Lisbonne, 1963 (Calouste Gulbenkian Foundation Armenian Library), pp. 63-4 et table général. III.

(9) Nous avons proposé une interprétation de la lettre d'Älgigidäi dans notre article, «Ultimatums mongols et lettres apocryphes», *Central Asiatic Journal*, XVII (1973), pp. 217-8 (réimprimé dans *Orient et Occident: contacts et relations*, Londres, Variorum Reprints, 1976).

(10) Sur tout cela, cf. P. Pelliot, cité plus haut.

(11) Guillaume de Nangis (dans *Recueil des historiens de la France*, XX, p. 366) écrit que «dominus rex matri suae Blanchae reginae in Francia una cum transcripto literarum Erchalthay transmisit» les lettres que la régente mongole lui avait envoyées par André de Longjumeau (donc en 1251 au plus tôt).

C'est dans ces conditions que la lettre de Smbat prenait une nouvelle importance: elle corroborait les dires des envoyés d'Älgigidäi en révélant l'importance de l'élément chrétien dans l'empire mongol (12). Aussi Eudes de Châteauroux joignait-il le texte de cette missive à celui de la lettre d'Älgigidäi, à l'intention d'Innocent IV (13). Et c'est d'après la lettre d'Eudes de Châteauroux qu'elle nous a été conservée; celle-ci, en effet, paraît avoir eu une certaine diffusion: non seulement une copie (de la fin du XIII^e siècle) nous en a été conservée (14), mais elle eut la bonne fortune d'être connue de Vincent de Beauvais. Dans son récit de la croisade du roi de France, qui figure au livre XXXII du *Speculum historiale*, l'encyclopédiste a en effet fait quelques emprunts à la lettre d'Eudes de Châteauroux. S'il est difficile de reconnaître avec certitude certains de ces emprunts (ceux qui ont pu être repris dans les chapitres 89 et 95 du *Speculum*), il apparaît que l'histoire du conflit qui opposa au roi de France le vicomte de Châteaudun, trop pressé de se rendre en Terre-Sainte, et celle des conflits qui faillirent retarder le départ du roi pour l'Égypte, qui forment la matière essentielle du chapitre 96, viennent directement de la lettre du cardinal-légat. Mais Vincent a laissé de côté tout ce qui, dans la lettre en question, n'intéressait pas son propos (15).

(12) G. A. Bezzola, *Die Mongolen in abendlandischer Sicht. 1220-1270*, Berne et Munich, 1974, pp. 152-154.

(13) «Noverit etiam sanctitas vestra quod a tempore quo ego et rex primo intravimus Ciprum, rex Cypri et comes Joppensis presentaverunt litteras talia continentes». Vincent de Beauvais (et après lui Guillaume de Nangis) écrit: «Cui consonabant et alie quadam littere que paulo ante dicto regi a rege Cypri et comite Joppensi fuerunt presentate, quarum etiam transcriptum una cum transcripto litterarum Erchaltay transmisit Odo, venerabilis legatus, Innocentio pape». — Cette lettre d'Eudes de Châteauroux, datée du mercredi 31 mai 1249, était la seconde que le légat pontifical écrivait au pape depuis son arrivée dans l'île de Chypre. La précédente ne nous est pas parvenue.

(14) Cette copie, qui figure dans le ms. 3768 (Baluze 895) du fonds latin de la Bibliothèque Nationale, présente quelques divergences avec l'édition de d'Achery: est-ce le résultat de corrections de cet érudit, ou bien a-t-il utilisé un autre manuscrit très voisin de celui-ci? Dans ce manuscrit, la lettre du légat fait suite à l'*Historia Hierosolymitana* de Jacques de Vitry et est suivie de la lettre de l'évêque de Marseille au pape.

(15) La lettre d'Eudes de Châteauroux, en effet, suit à peu près un ordre chronologique (les décès des croisés les plus notoires sont signalés en plusieurs endroits), signalant successivement l'affaire du vicomte de Châteaudun, l'arrivée du sultan d'Égypte à Gaza et les difficultés du roi avec les Ordres militaires, les renforts envoyés à Antioche, la médiation de saint Louis entre Antioche et Arménie,

Ce qui l'a surtout retenu, dans la lettre de l'évêque de Tusculum, ce sont les passages relatifs à la venue des messagers tartares. Vincent avait déjà fait très large place dans son *Speculum* aux extraits des deux relations de Jean de Plancarpin et de Simon de Saint-Quentin concernant les ambassades auxquelles ceux-ci avaient participé et dont les récits comportaient une description des moeurs et de l'histoire des Mongols et même des peuples voisins (Simon parlait des Géorgiens, des Arméniens et des Turcs); il emprunta au rapport du légat tout ce qui avait trait à la venue des messagers d'Älgigidäi: les circonstances de leur arrivée et de leur départ, les réponses qu'ils avaient données aux interrogations du roi et du légat, et le texte même de la lettre dont ils étaient porteurs. Comme Eudes de Châteauroux, il fit figurer l'*exemplar epistole Armenie constabulari ad regem Cypri de Tartaris* (XXXII, 92) à la suite de l'*exemplar epistole Tartarorum ad eundem Ludovicum* (XXXII, 91), et pour les mêmes raisons: donner davantage d'informations sur les Mongols et sur la politique d'entente avec les chrétiens qu'ils paraissaient esquisser. Toutefois l'encyclopédiste fit subir au texte du connétable Smbat un certain nombre de coupures que n'avait pas faites le cardinal-légat.

C'est la même version du texte, avec les mêmes coupures et les mêmes remaniements, que Guillaume de Nangis a fait figurer dans sa *Vie de saint Louis*; lui aussi a relaté la venue des messagers tartares, transcrit les deux lettres en question et l'interrogatoire des envoyés, très évidemment en se servant du *Speculum historiale* (16).

* * *

C'est ainsi que les historiens, qui utilisent le plus souvent lorsqu'ils citent la lettre de Smbat la version de Guillaume de Nangis, ont rarement eu recours à la seule édition complète (17). Celle-ci a été pro-

la venue des envoyés mongols, les baptêmes administrés à des musulmans et une controverse avec les Grecs, les querelles des communes italiennes; Vincent a repris toute la matière, en utilisant d'autres sources, dans un ordre plus logique. Ce qu'il a pu emprunter à la lettre d'Eudes figure aux chapitres 89-96 du livre XXXII, qu'on trouve à des pages différentes selon les éditions (c'est ainsi que le texte de Smbat se trouve aux pages 428-9 de l'édition de Venise de 1494); du livre XXXI de l'édition de Douai (1624).

(16) *Recueil des historiens de la France*, XX, p. 358 et suiv.

(17) Celle de Mosheim (*Historia Tartarorum ecclesiastica*, Helmstadt, 1741, app. n° XII, pp. 49-51) procède du *Spicilegium*.

curée par dom Luc d'Achery, dans la seconde édition de son *Spicilegium*, qui utilise vraisemblablement le manuscrit latin 3768, où la copie de la lettre du connétable d'Arménie occupe les folios 77 à 79. A quelques fautes de transcription mineures près, cette édition se révèle pleinement satisfaisante (18).

Nous avons cependant repris le texte manuscrit pour proposer la traduction suivante :

«A très haut et puissant seigneur Henri, par la grâce de Dieu roi de Chypre, et à très noble et très puissante dame sa soeur Emeline, par la même grâce de Dieu reine de Chypre, et à noble seigneur Jean d'Ibelin, mon très cher frère, et à noble dame ma très chère soeur Marie, Smbat, connétable d'Arménie, envoie son salut et son affection prête à déférer à leurs volontés (19). Je vous fais savoir que je suis sain et sauf, souhaitant apprendre et savoir la même chose de votre part (20). Sachez, mes seigneurs, que de même que je me suis spécialement exposé à faire ce voyage pour Dieu et pour l'utilité de la Chrétienté, de même Jésus-Christ m'a conduit jusqu'à une ville appelée Samarkand (21).

«Mais comment vous dire ou vous écrire combien de terres nous avons vues, puisque nous avons laissé derrière nous l'Inde, du côté de l'ouest (22), et que nous avons traversé Bagdad (23)

(18) *Veterum scriptorum Spicilegium*, 2^e éd., Paris, 1723, III, pp. 626-628.

(19) Vincent de Beauvais n'a retenu que les trois premiers noms, et Guillaume de Nangis le suit. Les noms en question (sauf celui de Marie, comtesse de Jaffa) sont désignés par des initiales chez ces deux auteurs comme dans le ms. lat. 3768. S'ils figurent en toutes lettres dans l'édition de Guillaume de Nangis, c'est qu'un moine de Saint-Denis a porté en marge du manuscrit qui a servi de base à celle-ci (Bibl. nat. lat. 5925, fols 320^v-321) les trois noms qui y sont retenus. Celui de Smbat manque dans Vincent et dans Guillaume; il est écrit *Rempach* dans le manuscrit lat. 3768 et *Sempach* dans d'Achery. La leçon *suae* (pour la reine Emeline) doit être corrigée en *meae*.

(20) Omis par Vincent de Beauvais, qui a aussi abrégé le protocole.

(21) *Saurequant* dans le ms. 3768, *Sauretrat* dans d'Achery, *Sautequant* dans Vincent. L'original portait-il *Samequant*? — Le verbe *conduxit* peut signifier à la fois conduire et protéger au cours d'un voyage: d'où le parallèle établi par Smbat entre son propre dévouement qui l'a poussé à faire un tel trajet et la protection que Dieu lui a accordée en retour.

(22) Le manuscrit porte «retro nos ad pontem». Il faut sans doute comprendre «ad ponantem»: «du côté du Ponant».

(23) *Baudach*. Cf. Pelliot, *Notes on Marco Polo*, publ. par L. Hambis, I, pp. 90-1.

et toute sa terre deux mois après avoir entrepris notre voyage? Et comment vous dire combien de cités désertes j'ai vues, que les Tartares avaient dévastées et dont personne ne pourrait évaluer l'opulence ou la grandeur? Nous avons vu en effet trois villes (24) dont chacune représentait trois jours de marche, et nous avons vu plus de cent mille amoncellements prodigieux (25) constitués par les os de ceux que les Tartares y avaient fait périr. Et il nous est bien apparu que, si Dieu n'avait amené auprès d'eux les Tartares qui ont ainsi massacré les païens, ceux-ci auraient été en mesure d'envahir et de conquérir toute la terre jusqu'à la mer (26). Et nous avons traversé un des fleuves du Paradis, celui que l'Écriture appelle Gihon, qui est plus grand qu'aucun de ceux que nous avons jamais vus, et dont le lit s'étend de toute part sur une grande journée de marche (27).

«Des Tartares, il faut savoir qu'ils sont innombrables (28) au point que nul ne peut évaluer leur nombre, et que ce sont de bons archers au tir très juste (29), terrifiants par leur aspect et très variés par leur visage; et, dans ces lettres, nous ne pourrions vous décrire leurs moeurs. Mais, si Dieu me prête vie, pour que je puisse, avec l'aide du Seigneur, vous revoir sains et saufs, je vous raconterais tout cela de vive voix (30).

«Cela fait maintenant huit mois que nous allons, jour et nuit, et on nous dit actuellement que nous sommes à la moitié de notre

(24) Le ms. 3768 donne *tls* avec un signe d'abréviation; d'Achery, *tres*. Vincent écrit: «*vidimus enim aliquas magnas villas*». S'il s'agit de trois villes, on pourrait penser à Merv, Bukhara et Tus, que les Mongols avaient radicalement détruites. A noter que *villae* (comme plus haut *ponantem*) est un gallicisme, qui attesterait que la lettre a pu être dictée par Smbat dans la langue usuelle des barons de Terre-Sainte et qu'il parlait lui-même: le français.

(25) *Aggeres magnos et mirabiles*. L'usage d'empiler les cadavres pour en permettre le compte, lors des massacres commis par les Mongols, est bien connu.

(26) *Totam terram cismarinam*.

(27) Ce fleuve est l'Amou-Daria, l'Oxus des Anciens, que l'on identifie couramment au Moyen-Age avec un des quatre fleuves qui prennent leur source dans le Paradis terrestre, tout à l'Est du Monde, et qui ressurgissent sous la forme du Nil, du Tigre, de l'Euphrate et de l'Oxus. *Arena ejus* (en français, le «sablon») désigne le lit que le fleuve n'occupe qu'aux hautes eaux.

(28) Ms. 3768: *ita mirabiles*; d'Achery et Vincent: *innumerabiles*.

(29) *Justissimi et boni archerii*. Vincent: «*optimi sunt archerii*».

(30) Omis dans le *Speculum historiale*.

chemin, entre notre pays et celui du khan (31), c'est-à-dire du principal seigneur des Tartares.

«A propos de notre mission, tous ceux que nous rencontrons, Tartares et autres, nous disent que nous ferons bien et judicieusement (32). Et nous avons appris de source sûre que cela fait déjà cinq ans que le khan, père de celui qui règne maintenant, est mort (33); mais les barons et les chevaliers des Tartares étaient à ce point dispersés à travers les pays que c'est à peine si ces cinq années leur ont permis de se réunir en un même lieu pour introniser ledit khan. Certains d'entre eux, en effet, étaient dans l'Inde, d'autres dans le pays de *Chata* (34), d'autres dans la terre de Russie (35) et d'autres dans le pays de *Chascat* et de *Tanghat* (36), c'est-à-dire dans la terre d'où les Trois Rois étaient partis pour aller à Bethléem adorer Jésus à sa naissance (37).

«Et sachez combien la puissance du Christ a été grande et l'est encore. Car les gens de ce pays sont chrétiens, et toute la terre de *Chata* aussi; et ils croient à ces trois rois. Et j'ai été moi-même dans leurs églises, et j'ai vu Jésus-Christ représenté en peinture, et les trois rois dont l'un offre l'or, et l'autre l'encens, et le troisième la myrrhe. Et c'est par l'intermédiaire de ces trois rois qu'ils croient au Christ; et, par leur intermédiaire, le khan et tous les siens se sont maintenant fait chrétiens (38). C'est pour cette raison qu'ils ont des églises à leur porte, qu'ils sonnent les cloches et qu'ils battent les simandres (39), de telle sorte que ceux qui se rendent auprès du khan leur seigneur sont contraints de se rendre d'abord à l'église et de saluer Jésus-Christ, se rendant

(31) *Cham*; dans Vincent, *Chaam*.

(32) *Bene et egregie faciemus*. Omis dans le *Speculum*.

(33) Ögödäi, père de Güyük, était mort le 11 décembre 1241; son fils avait été intronisé le 24 août 1246.

(34) Vincent: *Catha*.

(35) Vincent: *in Ruscia; in terra Roscie* a été omis par d'Achery.

(36) Vincent: *Chascat et Cagbat*; Guillaume de Nangis, *Tanghat*.

(37) Vincent dit simplement *Christum adorare*.

(38) Les chrétiens orientaux qu'avait rencontrés Plancarpin, près de deux ans auparavant, considéraient la conversion de Güyük comme prochaine.

(39) *Percutiunt tabulas*. Plancarpin a effectivement vu une chapelle à l'entrée de l'ordu de Güyük, et l'auteur de la *Vie de Mar Yahballaha III* décrit l'enchevêtrement des cordes de la chapelle du catholicos et de celles de la tente de l'II-Khan, une trentaine d'années plus tard. Cf. aussi le témoignage de Kirakos.

seulement ensuite auprès du khan pour le saluer, qu'ils soient Sarrasins ou Chrétiens, qu'ils le veuillent ou non, pour ceux à qui cela ne plaît pas (40). Et nous vous faisons savoir que nous avons trouvé beaucoup de chrétiens répandus à travers la terre d'Orient, et beaucoup d'églises, belles, hautes et antiques, et bien construites, que les Turcs avaient dévastées (41). Aussi les chrétiens de ce pays étaient allés en présence du grand-père du khan actuel (42), qui les reçut avec beaucoup d'honneur et leur accorda la liberté, et fit interdire à qui que ce fût de faire ou dire ce qui pût à bon droit, même pour peu de chose, les contrister. De la sorte, les Sarrasins qui les avaient jusque là humiliés reçurent au double ce qu'ils leur avaient fait (43).

«Et comme, faute de prédicateurs — à cause de nos péchés —, le Christ n'avait personne pour prêcher son nom très saint dans ces contrées, c'est lui-même qui s'est prêché et qui continue à le faire par sa très sainte puissance, comme vous pourrez mieux le savoir, de telle sorte que les peuples de ces contrées croient en lui. Et sachez qu'à mon avis ceux qui sont tenus à prêcher encourent une grave peine (44).

«Sachez en outre que, dans la terre de l'Inde, qui a été convertie par l'apôtre saint Thomas, il y a un roi chrétien qui était

(40) Passage omis par Vincent de Beauvais.

(41) Erreur de Vincent: «que vastate fuerant a Thartaris».

(42) Gengis-Khan.

(43) Abrégé dans le *Speculum*.

(44) Tout ce passage est de rédaction assez embrouillée: «Et quia propter inopiam predicationis, peccatis nostris exigentibus, non habebat Christus qui pro ipso in illis regionibus sanctissimum nomen suum predicarent, ipsemet sanctissimis suis virtutibus se ipso predicat et predicavit, sicut apercius scire potestis, ita quod gentes regionum illarum credunt in ipsum. Et sciatis quod illi qui tenentur predicare, secundum iudicium meum, digni sunt recipere magnam penam». Vincent l'a considérablement abrégé («Et quia, peccatis nostris exigentibus, non habebat Christus qui nomen suum predicaret in illis regionibus, ipsemet pro seipso predicavit et nunc predicat sanctissimis suis virtutibus ita quod gentes illarum regionum credunt in Christum»). On notera que Smbat semble ignorer l'action des missionnaires chaldéens et autres, à qui M. Dauvillier a consacré plusieurs articles (notamment «Les provinces chaldéennes de l'extérieur au Moyen-Age», *Mélanges offerts au R.P.F. Cavallera*, Toulouse, 1948, pp. 261-316, et «Les Arméniens en Chine et en Asie centrale au Moyen-Age», *Mélanges de sinologie offerts à M. Demiéville*, II, Paris, 1974, pp. 1-17. On y ajoutera la longue note qu'il a donnée dans les *Recherches sur les chrétiens d'Asie centrale et d'Extrême-Orient* [Oeuvres posthumes de Paul Pelliot], Paris, 1973, pp. 115-123). Mais il vaut la peine de noter que sa diatribe contre les religieux qui

dans une grande inquiétude, du fait qu'il était entouré de rois musulmans qui le pressaient de toutes parts (45), jusqu'au moment où les Tartares arrivèrent dans ce pays et où il se fit leur homme. Alors, avec son armée et celle des Tartares, il attaqua les Sarrasins, faisant tant de butin sur eux dans ce pays de l'Inde que l'Orient entier est plein d'esclaves indiens: j'en ai vu plus de cinquante mille que ce roi avait capturés et ordonné de mettre en vente. Et je ne puis vous dire la vingtième partie de ce que nous avons vu; mais, par le peu que j'en dis, vous pouvez comprendre le reste (46).

«Sachez que le seigneur pape a envoyé son ambassadeur audit khan, et lui a demandé de dire s'il était chrétien ou non, et pourquoi il avait envoyé sa gent fouler le monde aux pieds, et pourquoi il faisait tuer les pauvres. Le khan lui a répondu que Dieu avait ordonné à ses ancêtres et à lui-même d'envoyer leurs armées pour détruire les nations perverses (47). Sur ce qu'il lui avait demandé s'il était chrétien, il a répondu que Dieu le savait, et que si le seigneur pape voulait le savoir, il n'avait qu'à venir, et qu'il verrait et saurait (48).

«Très chers, ce sont là des rumeurs assurées que je vous écris. Ce que je demande au Seigneur, c'est que ma lettre vous trouve sains et saufs. Saluez, etc., et priez Dieu pour moi, etc. Donné en la grande cité de Samarkand, le 7 février».

* * *

Moins riche, certes, en informations sur les moeurs et les traits caractéristiques des Mongols que les rapports des envoyés d'Inno-

négligent le devoir missionnaire se place au moment où des clercs arméniens et latins entreprennent de convertir les Mongols (cf. J. Richard, *La Papauté et les missions d'Orient au Moyen-Age*, Rome, 1977, p. 77 et suiv.).

(45) Le manuscrit 3768 écrit: «faciebant enim ei violenciam undique»; Vincent: «nam undique faciebant ei resistenciam seu violentiam».

(46) Cette phrase, qui s'achève par «sed per minus potestis intelligire majus», a été supprimée par Vincent.

(47) *Quod mitteret gentes suas ad gentes pessimas interficiendas.*

(48) C'est ici que s'arrête le texte donné par Vincent, par une conclusion ainsi libellée: «Hucusque exemplar epistole constabularii Armenie». Tout le passage précédent est relatif à la mission de Jean de Plancarpin; la substance des lettres du pape et de Güyük y est assez fidèlement rendue pour que l'on puisse apprécier la résonance qu'avait eue la venue de l'ambassade pontificale à la cour mongole.

cent IV ou les textes recueillis par Mathieu Paris au temps de l'invasion mongole en Hongrie, la lettre de Smbat ne nous en apporte pas moins de précieux témoignages.

En premier lieu, sur les dévastations commises par les «Tartares» en Iran et en Transoxiane. Le spectacle des pyramides d'ossements qui gardaient la trace tangible des prodigieux massacres opérés aux dépens des grandes villes musulmanes l'a frappé comme celui des ossements blanchissant dans la steppe des Qiptchaq avait impressionné Plancarpin. Mais l'Arménien qui, comme ses voisins des colonies franques d'Orient, vivait dans la crainte de quelque mouvement d'ampleur jetant dans une «contre-croisade» les multitudes de l'Asie musulmane — dont les dimensions des cités lui révélaient l'importance — ne peut se défendre d'un sentiment de soulagement devant ce spectacle macabre.

Son propos était, en se rendant à la cour mongole, d'établir des liens entre les Mongols et le royaume arménien qui s'était fait leur vassal. Lui-même n'allait-il pas épouser une princesse mongole? Ses beaux-frères, Lusignan et Ibelin, paraissent avoir été parfaitement au courant de cette mission et ne pas s'en être spécialement offusqués: si l'ultimatum adressé par Baiju au prince d'Antioche, en 1243-1244, avait suscité des craintes (49), il semble que la perspective d'une entente avec les Mongols, déjà bien avancée du côté arménien, n'ait plus effrayé les Latins d'Orient. En tout cas, après le retour de Smbat, c'est Het'um lui-même qui allait se mettre en route pour la cour de Karakorum où ses négociations avec Möngkâ eurent un plein succès.

Mais il ne semble pas que le connétable d'Arménie se soit attendu, avant son voyage, à rencontrer dans l'empire mongol un nombre de chrétiens aussi important. Ceci en dit long sur le cloisonnement des chrétientés orientales: l'Asie centrale paraît avoir été aussi mal connue, au début du XIII^{ème} siècle, des Arméniens que des Latins. Et la faveur dont les chrétiens jouissaient à la cour mongole paraît l'avoir surpris aussi; Smbat fait d'ailleurs siennes les illusions de nombre de ceux-ci en ce qui concerne la conversion au christianisme du grand-khan et des siens. Mais il était exact que l'édit de Gengis-khan accordant aux chrétiens une situation d'égalité avec les autres religions, les mêmes exemptions pour leur clergé, la possibilité de restaurer et de construire des églises a donné à ceux-ci une impression de revanche et de renouveau après les longues périodes d'oppression dont ils avaient souffert

(49) Cf. nos *Ultimatums mongols*, pp. 216-7.

de la part des Musulmans: on connaît l'action de Siméon Rabban-ata dans les pays du Caucase pour faire appliquer la nouvelle politique religieuse qui était celle des conquérants (50); Smbat a trouvé en Iran et dans l'Asie centrale une situation analogue.

Il est particulièrement intéressant, comme l'a déjà noté M. Bezola (51), de retrouver sous la plume du prince arménien quelques-unes des légendes qui ont eu cours en Occident à propos des Mongols, et notamment celle des Trois Rois et celle du Prêtre-Jean (52). On sait que l'un des informateurs de Mathieu Paris, le clerc Yves de Narbonne, affirmait que les Mongols alléguaient, pour tromper les Européens sur leurs intentions, qu'ils voulaient aller à Cologne vénérer les reliques des Mages, leurs compatriotes; Philippe Mousket aussi pensait que les envahisseurs venaient du pays des Trois Rois. Smbat reprend cette interprétation à son compte, puisqu'il affirme même avoir vu de ses yeux dans les églises qu'il avait visitées des peintures représentant l'Adoration des Mages, et puisqu'il fait remonter à ceux-ci l'évangélisation de leur pays d'origine.

Ce pays est, selon lui, celui de *Chascat* et de *Tanghat*, qu'il cite à l'occasion du tableau de la situation des armées mongoles à la mort d'Ögödäi: l'une d'elles aurait été dans ce pays, les autres en Russie, dans l'Inde et dans le *Chata*. Ces noms soulèvent une question d'identification: le «Cathay», pays des Khitaï, paraît avoir été pour les chrétiens orientaux, qui écrivirent vers 1220 la *Relatio de Davide*, un récit assez romancé des conquêtes mongoles dont Jacques de Vitry eut connaissance, celui des Qara-Khitaï, c'est-à-dire le pays de Kashgar et de Balassagun, entre le Syr-Daria et l'Altaï (53). Rubrouck, en 1254, distinguait les *Catay* noirs, sujets du Gur-Khan (*Choircan*), des *Catay* «qui sont en Orient sur l'Océan»: il connaît donc déjà sous le nom de

(50) Pelliot, «Les Mongols et la Papauté», pp. 225-6 (qui donne, pp. 244-246, le texte de Kirakos de Ganjak relatif à la mission de Rabban-ata); J.-M. Fiey, *Chrétiens syriaques sous les Mongols*, Louvain, 1975 (*Corpus scriptorum christianorum orientalem*, vol. 362, Subsidia, t. 44), p. 6 et suiv.

(51) *Die Mongolen in abendländischen Sicht*, pp. 152-154.

(52) Sur ces légendes, nous nous permettons de renvoyer à notre étude, «L'Extrême-Orient légendaire au Moyen-Age. Roi David et Prêtre Jean», *Annales d'Ethiopie*, II (1957), pp. 225-242 (réimprimé dans *Orient et Occident au Moyen-Age. Contacts et relations*).

(53) «David», après la conquête de Ghazna, *reversus est ad terram que dicitur Chata* (Zarncke, *Der Priester Johannes*, 2^e livr., p. 50). C'est à tort, selon nous, que Zarncke a ici identifié *Chata* avec la Chine du Nord (p. 33).

Cathay la Chine septentrionale et la Mongolie voisine. Nous serions tentés de penser que le *Chata* du connétable d'Arménie est déjà ce dernier territoire (54).

Ceci rendrait possible l'identification de *Chascat* avec Kashgar (le *Chasar* ou *Chasahar* de la *Relatio de Davide*) (55). Quant à *Tanghat* (peut-être *Taughat*), qu'on pourrait être tenté de rapprocher du mot désignant dans les langues turques, la Chine du Nord (Tabghadj), ou d'un autre qui s'appliquerait également à une région située très loin à l'Est, nous serions tenté d'y voir une forme aberrante du nom de Khodjend, le *Chaogent* de la *Relatio* (56). Le pays des Trois Rois serait ainsi, pour Smbat, celui de la vieille chrétienté sogdienne dont, arrivé à Samarkand, il était tout voisin. Et c'est ce pays et le Cathay qu'il considère comme peuplé de chrétiens.

Quant à la figure du Prêtre Jean, qui n'est pas nommé dans ce texte, elle correspond à celle de ce roi chrétien de l'Inde qui fait cause commune avec les Mongols pour venir à bout de ses voisins musulmans. Nous ne voulons pas revenir ici sur la question du Prêtre Jean, ni sur les hypothèses qu'avancèrent les auteurs latins du XIII^{ème} siècle quant à la place de celui-ci aux origines de l'empire mongol (57). Mais c'est bien un roi chrétien de l'Inde que les Latins s'étaient habitués à reconnaître dans le Prêtre Jean, depuis la victoire remportée par le Gur-Khan des Qara-Khitaï sur le sultan seljukide Sanjar en 1141. Pour eux, ce souverain mythique régnait «au-delà des Mèdes et des Perses», et

(54) Texte cité par Zarncke, *ibid.*, p. 92. Nous rejoignons ici le sentiment exprimé par Pelliot, *Notes on Marco Polo*, s.v. «Catai», I, pp. 216-229.

(55) Pelliot, *Notes on Marco Polo*, s.v. «Cascar», I, pp. 196-214.

(56) L'utilisation du mot de *Tamghadj* pour désigner la Chine du Nord en persan et en turc, au XIII^e siècle, paraît courante (Pelliot, *ibid.* I, p. 217); mais il paraît douteux que Smbat ait employé à la fois ce mot et celui de Cathay, qui désignaient le même pays, dans deux sens différents. Le mot de Tangut, désignant le pays de Si-Hia, pourrait être retenu; mais ici encore, l'extension de la *terra de Chascat* et de *Tanghat* serait difficile à comprendre. En ce qui concerne Khodjend, l'actuel Kokand, le *Chaogent* de la *Relation de Davide* qui parle de ce pays comme de celui qui produit la meilleure soie, et qui localise la ville en question à vingt jours de voyage de Kashgar, par le Ferghana, et à vingt de Bukhara, il faudrait supposer que la lettre d'Eudes de Châteauroux nous donne une version déformée du mot, ce qui est fort possible.

(57) Rappelons que, pour Plancarpin, les Mongols avaient soumis l'Inde mineure lorsqu'ils se heurtèrent au Prêtre Jean, roi chrétien de l'Inde majeure, qui les aurait mis en déroute. Sur d'autres versions qui divergent totalement sur le sort du souverain en question, cf. notre «Extrême-Orient légendaire», pp. 233-235.

c'était là que l'on plaçait l'Inde. L'Inde du connétable Smbat est bien difficilement reconnaissable, puisqu'étant à Samarkand il la localisait à l'Ouest du lieu où il se trouvait et qu'il paraît même penser qu'il l'avait partiellement traversée. Pour lui, tout ce qui se trouvait au Sud du Khorassan était-il déjà l'Inde? On peut se le demander, et se demander ce qu'étaient les esclaves «indiens» qu'il avait rencontrés par dizaines de mille, lorsqu'on sait que les *noyan* mongols n'avaient pas réussi à entamer l'Inde indo-gangétique. Mais le roi chrétien de l'Inde dont il parle dans sa lettre a bien des traits communs avec le Prêtre Jean des Occidentaux (58).

Tout donc, dans la lettre de Smbat, contribuait à donner aux Occidentaux une idée sans doute exagérée, mais fort réconfortante, de l'importance de l'élément chrétien dans l'empire mongol. Du jour où on commençait à envisager un rapprochement entre les états chrétiens — ceux du Proche-Orient d'abord — et les Mongols, cette perspective prenait plus d'importance (59). Ceci explique l'intérêt que suscita la lettre du connétable d'Arménie, et justifie l'adjonction de celle-ci au message qu'un chef mongol avait adressé au roi de France et qui ouvrait de nouveaux horizons pour les relations avec les Mongols.

(58) L'image d'un roi chrétien régnant en Orient et portant le nom de Jean a été relevée chez les chrétiens syriaques, jacobites ou nestoriens, qui évoquaient son nom à propos des origines mongoles (non sans fondement, puisque le chef des Keraït vaincus par Gengis-Khan était bien chrétien). Mais nous avons cru reconnaître dans la légende du Prêtre Jean telle qu'elle parvint aux Occidentaux une tradition qui se serait formée dans l'Orient latin. Si tel est bien le cas, les Latins n'auraient pas été seuls à croire à l'existence de ce souverain: leurs voisins arméniens pouvaient l'admettre également. Quant aux Byzantins, faut-il tenir compte de ce que la célèbre *Lettre du Prêtre Jean* qui fut diffusée dans la seconde moitié du XII^e siècle était adressée au *basileus* Manuel Comnène pour se demander si ce texte fameux ne fut pas d'abord élaboré en milieu byzantin?

(59) Le mariage de Smbat lui-même avec une princesse mongole apparentée à la lignée gengiskhanide, Bxataxvor Xatun (qui lui donna un fils, Vasil, qu'on appela "le Tatar"), entre dans la perspective de ce rapprochement. Il se peut qu'il ait été contraint à cette union, durant son séjour à la cour mongole, bien que sa première femme, Théophano, ait sans doute encore été vivante: W.-H. Rüd't de Collenberg, *op. cit.*, pp. 13 et 64. Sur le peu de cas que faisaient les Mongols des usages religieux des peuples soumis en matière de mariage, cf. la mésaventure de la grande-duchesse de Tchernigov, mariée de force à son beau-frère, dans Plancarpin, *Histoire des Mongols*, II, 6 (trad. Becquet-Hambis, Paris, 1965, p. 38).